

La femme-araignée qui brode sur la toile de l'écrit

Margaret Michèle Cook, *En un tour de main (portraits et paysages)*, Ottawa, Le Nordir, 2003, 71 pages

François Paré

Liaison : 25 ans d'histoire
Numéro 119, été 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41460ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, F. (2003). Compte rendu de [La femme-araignée qui brode sur la toile de l'écrit / Margaret Michèle Cook, *En un tour de main (portraits et paysages)*, Ottawa, Le Nordir, 2003, 71 pages]. *Liaison*, (119), 57–57.

La femme-araignée qui brode sur la toile de l'écrit

François Paré

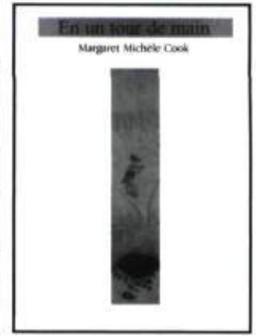
En un tour de main, le cinquième recueil de poésie de Margaret Michèle Cook, expose à la séduction des mots. Une certaine lenteur de l'expression s'est évanouie. La mélancolie de l'amante déçue est dorénavant consolée par les noms mêmes de l'amour qui font écran devant sa peine et s'en divertissent. Une image déterminante envahit maintenant l'espace du poème, celle de l'insecte opportuniste, figure d'infidélité à l'espace et d'acharnement à habiter pleinement le temps : « Être partout à la fois mais bien y être / comme l'araignée dans sa toile rose au reflet de son plaisir ». Ces lignes écrites il y a plus de dix ans dans *Envers le jour* (*Le Nordir*, 1994, p. 17) anticipent en quelque sorte sur les poèmes que nous voyons ici rassemblés, ces paysages et « signes de la vie de campagne » par lesquels Cook fait l'apologie de la coccinelle, de l'araignée, de la libellule, « qui atteignent instinctivement / l'altitude qui convient » (p. 71). Dans ces tableaux aux rythmes d'une ancienne poésie, se profilent les gestes de migrations fébriles et d'« amusements » funestes que les jeux du poème cherchent à reproduire.

En fait, les scènes de la campagne, sur lesquelles s'achève *En un tour de main*, rappellent les intimes transformations de l'identité dont les mots, trop nombreux pour les choses, sont le reflet fascinant. Ainsi, à l'affût des insectes dont ils se repaîtront, les ouaouarons mythiques, auxquels deux poèmes successifs du recueil sont consacrés, renvoient par leur nom anglais, *bullfrog*, à l'androgynie du couple linguistique et à l'« économie amphibie » (p. 67) qui animent toute l'œuvre récente de Margaret Michèle Cook. Cet être bifide, symbolisant la duplicité linguistique du sujet poétique, régit le rapport du poète avec cette langue française qui n'est pas tout à fait la sienne et qui, en raison de cette « désappartenance » au langage, devient une condition de sa liberté. Du même souffle, par un curieux retour des choses, l'insecte infidèle est ramené, insouciant, à l'inévitabilité de sa propre fin. Car il sera éventuellement avalé. Telle est sa loi. La poésie de Margaret Michèle Cook se construit d'abord comme un jeu sans conséquences, mais l'incertitude ne cesse de transpercer la parole. Si « l'imaginaire brode sur l'inconnu » (p. 24), il n'en détruit pourtant jamais l'angoisse. Il n'y a d'ailleurs

pas d'identité sans incertitude de l'être. Ainsi la femme, se représentant déjà la futilité de ses repères, ne peut s'identifier maintenant à celle qu'elle a vue parfois s'avancer d'un pas certain dans la rue, « femme assurée à parapluie inébranlable » (p. 57). Son avancée à elle sera plus hypothétique, plus « conditionnelle ». Les nombreux portraits qui constellent *En un tour de main*, comme autant d'apparitions magiques et fugitives, doivent donc être lus comme des exemples ironiques d'une fausse assurance dont la poésie crée et dénonce l'illusion.

Ce recueil de Margaret Michèle Cook, fort différent des précédents, allie ainsi l'univers aérien des mots à celui d'une conscience quotidienne, ponctuée par des moments d'ironie et de doute. Il est sûr que les mots ont une part ludique et que le poète, dès les premières pages, professe son amour inconditionnel pour eux. Mais l'écriture montre ce qu'elle cache ; elle n'empêche pas le regard furtif par-dessus l'épaule qui, comme le disait le poète américain T.S. Eliot dans *Four Quartets*, fait voir les dérives d'un passé irréconciliable et la « terre primitive » dont ce passé restera à jamais le symbole. Comme Eliot, admirant les paysages de la côte Est du Massachusetts et tirant de cette contemplation une « dévotion libre de toute attache », Cook tire des paysages un « effet miroir », un dédoublement, qui permet à la poésie de rompre magnifiquement, par saccades et éblouissements, avec une inquiétude insidieuse, présente depuis les premiers jeux de l'enfance et constitutive du présent. Mais le langage contient les prémisses de sa dislocation et cette toile de la mort est appelée à se déchirer. Dès ses premiers égarements, l'araignée sait instinctivement qu'un jour elle deviendra captive de sa propre filature. ●

Margaret Michèle Cook, *En un tour de main* (portraits et paysages), Ottawa, *Le Nordir*, 2003, 71 pages.



christian quesnel

bd | graphisme | illustration

<http://c.quesnel.tripod.com> | christian.quesnel@sympatico.ca